

Avec *Les innocents*, Marina Taasheva met ses pas dans la pièce de Camus *Les Justes* dont une version non définitive en portait le titre. Belle idée de rechange que la dramaturge reprend à la volée en mettant en scène l'histoire d'Ivan Platonovitch Kalyaev qui commet un attentat à la bombe contre le Grand Duc Serge, cinquième fils du tsar Alexandre II, commandant de la région militaire de Moscou. Lorsque le public prend place, en fond de scène, Ivan Kalyaev, dans sa cellule aux allures de cage, lance les hostilités avec ses gardes. De ce point de départ d'une sobriété crépusculaire, nous replongeons dans les événements déclenchés par le groupe de combat du parti socialiste révolutionnaire.

La pièce porte en elle les ferments de l'innocence et de la culpabilité, autrement dit de justice et d'innocence, ces pôles qui ne cessent d'interroger jusqu'à aujourd'hui, dans un monde qui n'a pas fondamentalement changé quant au fond de détresse humaine qui, d'un continent à l'autre, met à bas les plus belles consciences. Car c'est de consciences qu'il s'agit et de la manière même dont elles lèvent dans les esprits les plus attentifs à la misère du peuple, la faim des enfants, à même de prendre parti, de combattre et d'exercer leur force intérieure, d'exercer leur lucidité qui n'est jamais exempte sinon d'errements du moins de passions et d'interrogations douloureuses. Ainsi en ce jour de février 1905 (historiquement le 17), Ivan Kalyaev commet un acte pour lequel aucun retour en arrière ne sera possible. Deux jours auparavant, le même Kalyaev a reculé et a renoncé momentanément en découvrant assis dans la voiture à chevaux du Grand Duc Serge, ses deux enfants adoptifs.

« *Les enfants sont innocents* » dit Kalyaev et ce constat d'innocence permet de saisir la trajectoire du protagoniste dans toute sa complexité. Dans une Russie qui, de toutes parts, déborde de prisons, la réponse, dans ce drame historique qui mènera au basculement de février 1917 et à la révolution bolchévique d'octobre 1917, est celle d'une terreur révolutionnaire en réponse à une terreur dictée par l'autocratie despotique régnante qui rejette toute avancée démocratique pour le peuple— évoquée avec la fusillade du 09 janvier 1905, le dimanche rouge, devant le palais d'hiver de Saint-Petersbourg — qui fera des centaines et des centaines de morts parmi les manifestants pacifiques(le chiffre exact n'en sera probablement jamais connu). Toujours en contrepoint la pièce laisse entendre l'entrecroisement de l'unique et de l'universel, du destin d'un homme et de la destinée espérée d'un peuple. Toujours aussi la pièce équilibre les points de vue, laissant la liberté absolue, le droit du spectateur, de consentir ou de réfuter, sinon de juger, de comprendre à partir d'une époque révolue par la date mais bien présente par les faits qui eux, restent têtus, et permettent de décrypter l'esprit, la chair et le sang d'une époque sanglante avec le corps déchiqueté du Grand Duc et de son cocher et les corps mitraillés des réprimés. D'une manière simple et affirmée, la dramaturgie sourd de tous les questionnements dont est la proie Ivan Platonovitch Kalyaev, de sa douleur muette lorsqu'il évoque sa propre mère, l'amour immodéré du fils pour celle dont la vie quotidienne est marquée des stigmates de sa condition.

Belle expression de la fraternité et de la foi retenue, une foi éloignée de l'église mais qui, en des instants supérieurs confrontant la conscience humaine à la conscience du monde, joue une partition partagée pour le comédien qui « profère » et le spectateur qui « écoute ». De cette rencontre si particulière qui se fait dans l'arène théâtrale, où le vide de la mort le dispute au plein de la vie, dans une pièce où il est question de tyrannie et de bombes, du prix à payer et de la familiarité avec la mort, de la manière aussi dont chacun s'extirpe de sa condition humaine, petitement humaine, par le verdict de mort ou la grâce consentie par le Prince, la manière aussi dont la haine taraude les esprits les plus éclairés, sournoisement, à moins que par un renversement, un bouleversement de la vision et de la visée de ces actions, relevant de la main qui a tué, ne naisse la plus belle déclaration d'amour qu'un homme consente à faire à ses prochains. Et le moment est extrême, au même titre qu'on donnerait l'extrême onction qui n'aurait d'extrême que la limite repoussée et consentie pour la clarté aveuglante qui se fait au seuil du grand départ.

Comment mieux dire la qualité de ce que nous eûmes sous les yeux l'espace d'une représentation au Théâtre de l'épée de bois dont j'ai pu dire la joie qu'il existe de tels lieux en magie et en chaleur théâtrale, en rappelant que Marina Taasheva nous vient de Russie et qu'elle ne pose pas ici, dans son travail de mise en scène, en juge intransigeante, en Pythie hautaine d'une vérité car celle-ci est multiple, jamais évidente, fluctuante et étonnamment surprenante et déstabilisatrice. Elle pointe un moment de l'histoire, le grossit sous nos yeux, l'un de ses moments à partir duquel des possibles s'inscrivent et pour lesquels l'histoire passant se chargera d'y décanter le nommable et l'innommable, les despotismes du jour et ceux à venir. Et cette manière toute pondérée et profondément sensible, jamais désincarnée, jamais mise à distance de l'événement lui-même entretient la mécanique de la pièce, nous émeut, touche au cœur de nos intelligences. Le théâtre est ici superbement dans son rôle pour le quidam qui fait détour dans une salle, en passager curieux des mots, prêt à recevoir et à partager, en fraternelle et imperceptible communion. Cette eucharistie théâtrale, cette assumption pour une salle en ferveur d'écoute, face à des sujets aussi lourds de sens et porteurs d'une réalité historique, du sens et du non-sens des actes humains, ne serait pas possible sans l'apport incontestablement scintillant que les comédiens de Marina Taasheva apportent à la défense de l'absolu que représente toujours le choix d'une pièce et le jeu travaillé des comédiens ; Ici, à l'exception de Kalyaev, justicier ou assassin, qui de bout en bout porte son personnage, la troupe occupe l'espace sidérant de la salle en pierre, se coule avec vitalité désarmante dans plusieurs personnages, s'amuse, réfléchit, souffre, accompagne Kalyaev dans ses convictions, ses affres et ses emportements mais aussi dans ses moments d'intimité où affleure toute la jeunesse du monde ... et au final, les corps et les voix insufflent à la pièce le rire dont elle sait se réclamer, la dynamique grotesque et réjouissante par instants, la rythmique dansante à d'autres, la réflexion saignante posé en propos initial, la tendresse et le dérisoire mêlés, des limites et des choix enfin, soit le propre de l'homme, de son humanité passée, présente et à venir. Un théâtre pauvre d'une richesse absolue.